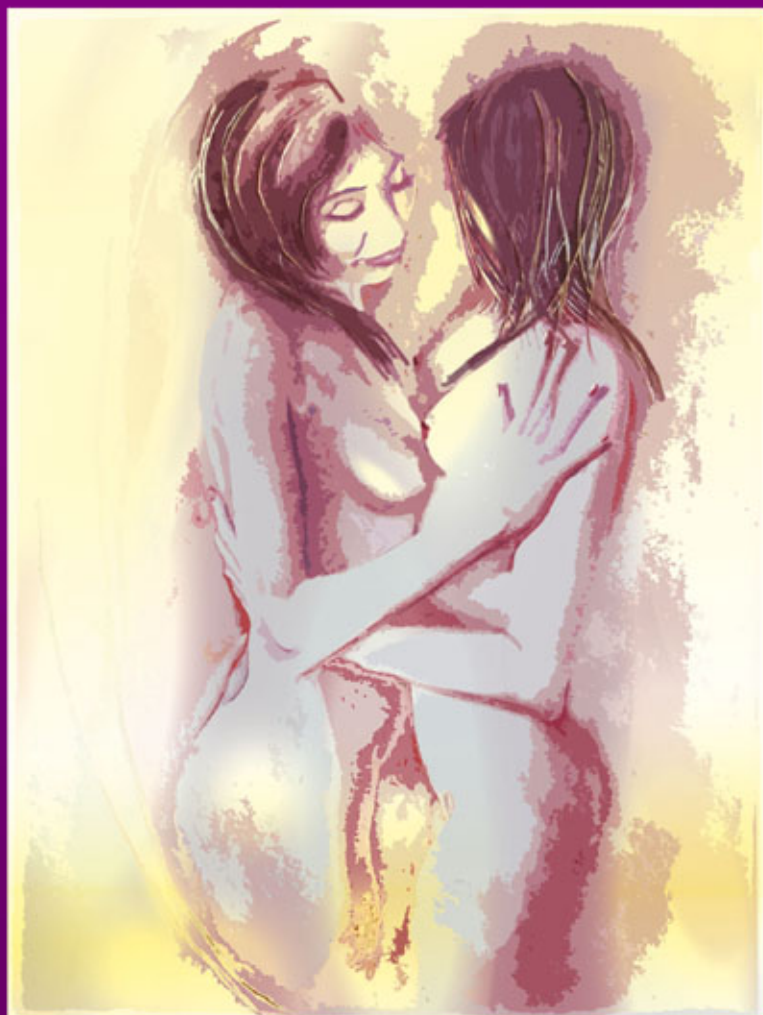


KATLAYA DE VAULT

Gina

Récit lesbien



DOMINIQUE LEROY eBook

Katlaya de Vault

Universitaire et journaliste, grande voyageuse, Katlaya, à présent retirée du monde, habite en Touraine.

Elle écrit des fictions lesbiennes où l'amour et la sexualité se côtoient.

GINA, RÉCIT LESBIEN

Gina l'Andalouse narre à sa protégée son enfance, son adolescence, ses premiers émois sexuels en compagnie de sa sœur, son homosexualité.

Plusieurs jeunes femmes se côtoient, s'aiment et se jalourent dans ce récit enivrant.

La Jeunesse de Gina

Notre mère était morte en me mettant au monde ; notre père, négociant en huile, dont le commerce prenait au fil des ans de plus en plus d'importance nous abandonna, ma sœur aînée et moi, à une myriade de servantes qui s'occupaient et de l'entreprise et de la maison, mêlées si étroitement qu'on ne savait jamais dans ce labyrinthe de caves, de pièces et de cours pavées où piaffaient chevaux, ânes et mulets ce qui était de l'une ou de l'autre. Ma sœur et moi trouvâmes rapidement notre bonheur dans cette liberté rare aux pays andalous. Nous avons fait de la fabrique où s'écrasaient les olives et des caves où l'on gardait fûts et boîtes de fer, notre royaume. Mais notre véritable royaume était la grande chambre commune où la nuit nous nous retrouvions le plus souvent dans le même lit pour nous conter nos histoires et dormir rassurées. Les ans passèrent, nous grandissions. Maud, de deux ans mon aînée, devint pubère ; je la suivis de peu et lentement aux rêves de princesse, d'aventures, de fées et de sorcières se substituèrent des rêves plus prosaïques. Maud tomba follement amoureuse d'un Gino. Elle avait quinze ans, j'en avais treize et lui dix-huit peut-être, je ne sais plus. Tous les soirs nous prîmes avant de dormir l'habitude de parler de lui, des mots qu'ils avaient

éventuellement échangés, rares, des regards surtout au travers desquels ils s'étaient dit tout leur amour.

« Je voudrais, soupirait Maud, qu'il me prenne dans ses bras et qu'il me serre très fort » Je la serrais dans mes bras. Elle continuait... « Oui, comme cela, très fort et qu'il me dise... ». C'était moi qui répondais : « J'avais si longtemps rêvé de te serrer contre moi ». « Oui, c'est ce qu'il dit, continuait Maud, et il me serre contre lui, oui, oui, serre-moi ! Et il embrasse mon cou, touche mes seins, oui continue ! Il embrasse mon épaule, je sens sa langue sur mon... oh que c'est bon ! Oh, que j'aime ! Continue, ma chérie ! ma chérie, continue... Encore... Sa bouche glisse, glisse vers mon sein... Oui... » et ma bouche glissait vers son sein.

Elle se serrait contre moi, poussait son ventre contre le mien, mêlait ses jambes aux miennes, son souffle se fit court et fort. Un spasme, un cri vite étouffé, un tremblement. J'avais un peu peur, mais je me sentais moi-même soulevée par cette vague. Ma sœur retrouva peu à peu son souffle, relâcha son étreinte. Nous restâmes silencieuses, laissant monter jusqu'à nous les bruits de la maison et de la nuit, un cheval qui souffle, des voix d'hommes, l'odeur des olives, la touffeur d'avril et, plus ténu et lointain, le parfum des orangers.

« C'est ça qu'ils appellent jouissance, je crois », dit-elle enfin.

Je n'avais jamais entendu le mot.

Elle m'expliqua, savante et pédagogue, me fit toucher son sexe mouillé et gras, me parla de ses seins qu'elle avait déjà haut formés, ronds et durs, au bout érectile, toucha mes bourgeons qui se raidirent, glissa à nouveau une cuisse entre les miennes, se mit à danser, se frotter, me donner ses seins et sa bouche...

Le jeu se développa, s'enrichit, poussa comme une fleur bien arrosée et vénéneuse. Il dura presque cinq ans.

Il ne se passait jamais une semaine sans que nous nous retrouvassions, muettes ou bavardes, calînantes ou sérieuses. Pas une semaine sans que nous ne nous léchassions l'olive qui pour nous désignait à la fois les lèvres, la langue, les seins et leur bouton, le clitoris bien sûr, mais aussi les hanches, les aisselles, l'anus, le corps tout le corps, la peau... tout ce que l'on peut lécher, téter, mordre. Pas une semaine sans que nous jouissions l'une de l'autre, peau à peau, ivresse contre ivresse.

Nous formions dans la vie un couple inséparable. Elle était l'aînée qui prenait en charge sa cadette. Elle était la sœur, mon miroir aussi, car nous nous ressemblions beaucoup, ma mère et mon institutrice. Elle me faisait répéter mes leçons, découvrit le monde et la littérature, et ce doigt qui sur une carte m'indiquait Bornéo ou Valparaiso était le même qui, la

nuit, récitait sur mon sexe et mes seins une géographie amoureuse.

Ensuite, elle partit pour Madrid. Je restais à Z. pour terminer mes études secondaires. Nous avions à Madrid un oncle qui hébergeait Maud et qui devait également m'héberger si je rentrais à mon tour à l'Université. Bien qu'andalou et fier de ses origines, mon père était décidé à avoir des filles plus susceptibles de devenir des aides dans son entreprise que de la chair à mariage.

Les premiers mois furent terribles. J'étais perdue. J'étais seule. Mais je devais m'accrocher. La place qui m'attendait chez mon oncle n'était pas encore gagnée : je devais obtenir des résultats tels que mon inscription à la fac coulât de source. Car il était certain que dans les assemblées d'hommes, là où les femmes n'étaient pas admises, il devait être question de moi. J'étais en âge d'être mariée et, de plus, j'étais, je le croyais, jolie.

Et soudain, il y eut Pedro.